



Geronimo remarqua quelques personnes qui se promenaient dans les sentiers. (Page 102.)

— Sire, je vais donc annoncer à monseigneur cette bonne nouvelle ?

— Non pas ! me quitter si tôt, monsieur l'amiral, non pas ! Je comprends qu'un Joyeuse soit aimé de mon frère et désiré, mais nous en avons deux... Dieu merci !... Du Bouchage, vous partirez pour Château-Thierry, s'il vous plait !

— Sire, demanda Henri, me sera-t-il permis, après avoir annoncé l'arrivée de Sa Majesté à monseigneur le duc d'Anjou, de revenir à Paris ?

— Vous ferez comme il vous plaira, du Bouchage, dit le roi.

Henri salua et se dirigea vers la porte. Heureusement Joyeuse le guettait.

— Vous permettez, sire, que je dise un mot à mon frère ? demanda-t-il.

— Dites. Mais qu'y a-t-il ? fit le roi plus bas.

— Il y a qu'il veut brûler le pavé pour faire la commission, et le brûler pour revenir, ce qui contrarie mes projets, sire, et ceux de M. le cardinal.

— Va donc, va, et tance-moi cet enragé amoureux.

Anne courut après son frère et le rejoignit dans les antichambres.

— Eh bien ! dit Joyeuse, vous partez avec beaucoup d'empressement, Henri ?

— Mais oui, mon frère.

— Parce que vous voulez bien vite revenir ?

— C'est vrai.

— Vous ne comptez donc séjourner que quelque temps à Château-Thierry ?

— Le moins possible.

— Pourquoi cela ?

— Où l'on s'amuse, mon frère, là n'est point ma place.

— C'est justement, au contraire, Henri, parce que monseigneur le duc d'Anjou doit donner des fêtes à la cour que vous devriez rester à Château-Thierry.

— Cela m'est impossible, mon frère.

(La suite au prochain numéro.)

LE DÉMON DU JEU

PAR

HENRI CONSCIENCE.

(Suite.)

Geronimo n'avait jamais vu la fille de M. Van de Werve vêtue ainsi. Elle avait coutume au contraire de porter des couleurs sombres ou du moins très-peu voyantes. Paré tout en blanc comme elle l'était maintenant, elle avait un peu l'air d'une fiancée. Sans aucun doute son père l'avait voulu ainsi ; mais quelle était son intention ? Voulait-il annoncer par là que Marie était promise et qu'elle serait bientôt épouse ?

Ces pensées traversaient l'esprit ému de Geronimo, lequel, tout tremblant, regardait la jeune fille qui entrait dans la salle en donnant la main à son père.

Le vieux Deodati avait quitté son siège et s'était avancé, pour se trouver aussi, conformément aux convenances, sur le passage de la jeune fille. Simon Turchi avait profité de ce mouvement pour s'écarter un peu de lui. Et il en était bien temps, car, lorsque Simon, comme les autres, avait reçu la première impression de la gracieuse apparition, son cœur s'était contracté dans sa poitrine à la pensée que cette noble et pure jeune fille eût été sa femme si Geronimo ne lui avait pas volé le bonheur de sa vie.

Le coup d'œil qu'il lança, comme un éclair de haine et d'envie, sur Geronimo, quelque court et rapide qu'il fût, était une sinistre menace de mort. Heureusement que tous les yeux étaient fixés sur la jeune fille, sans cela quelqu'un aurait peut-être lu dans l'âme sombre de Simon Turchi, et deviné l'horrible projet qui y était caché.

M. Van de Werve conduisit sa fille devant les invités. Tous exprimèrent leur admiration en phrases pleines d'urbanité et déclarèrent

qu'ils s'estimeraient heureux de pouvoir passer quelques instants dans sa société.

La noble jeune fille répondait par un calme et aimable sourire aux félicitations et aux flatteries qui lui étaient adressées. Il y avait dans le ton de sa voix et dans la forme de ses paroles tant de modestie, tant de retenue, et en même temps une si exquise politesse, que les assistants s'entre-regardaient comme pour se dire qu'ils n'avaient jamais rien vu de semblable. Ce qui était plus étonnant encore, bien que les invités y prissent peu garde parce qu'ils y étaient habitués, c'étaient les connaissances riches et variées de la jeune fille. Qu'un Espagnol, un Français, un Italien ou un Allemand lui adressât la parole, elle répondait à chacun dans la langue de son pays ; mais c'était la belle langue italienne qui avait surtout une ravissante douceur dans sa bouche. Arrivée devant le vieux Deodati, elle lui prit les deux mains et lui dit de si tendres et si affectueuses paroles, que le vieillard se sentit tout ému et ne put que balbutier quelques mots de reconnaissance.

En passant devant Simon Turchi, elle lui dit avec un joyeux sourire :

— Dieu soit loué, signor Turchi, de ce que vous soyez si vite rétabli ! Je suis très-heureuse de vous voir ici ce soir. Je dois vous estimer fort et vous être sincèrement reconnaissante, signor, de votre loyale sympathie pour le neveu du signor Deodati. Vous avez un bon et généreux cœur, et je remercie le Seigneur d'avoir donné à mon père et à Geronimo un ami si dévoué.

Les douces paroles de la jeune fille jetèrent Turchi dans une situation intolérable. Son sang bouillait dans ses veines ; son cœur torturé frémissait dans sa poitrine ; sur son visage la cicatrice, trahissant son émotion, se dessinait brûlante... Et cependant il lui fallait paraître calme et répondre, l'esprit libre et sans nuages, aux affectueuses paroles de la jeune fille ; car il y avait autour de lui vingt personnes au moins qui avaient l'œil fixé sur